

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Au Pays de Kirschwasser**

**Gueymard, Fernand**

**Paris, 1882**

Lettre XXI

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

## LETTRE XXI.

Toujours le brouillard! — Comment l'on paie cinquante pfennigs pour ne pas entrer au Kursaal de Badenweiler. — En route pour le Belchen. — Une preuve irrécusable de la piété des paysans du grand-duché. — Un problème résolu par les jambes. — Une ascension dans les nuages. — La forêt fantastique. — Découverte d'une auberge aux dépens du nez de milord. — La salle à manger des hôtes illustres. — Paroles de paix. — Un singulier brevet. — La visite du grand-duc et de la grande-duchesse. — Un panorama accroché à la muraille. — L'ennemi à notre poursuite. — La brume s'entr'ouvre. — La stupidité d'un poteau indicateur. — Schoenberg et ses admirables chalets. — La sous-préfecture de Schoenau. — Ses mines d'argent. — Un Namurois perdu dans la Forêt-Noire. — Une réunion de notabilités.

J'étais sur le point de me lever lorsque milord vint frapper à ma porte et me cria en guise de bonjour :

— Le brouillard !

Le brouillard ! Encore lui ! Je sautai en bas du lit et courus à ma fenêtre. Je l'avais à peine ouverte qu'un flot nuageux pénétrait de toutes parts dans l'appartement, l'emplantant d'une humide vapeur. Le paysage entier était enveloppé dans son blanchâtre linceul, et ce linceul était si épais, si compact, que je ne distinguais rien à deux pas devant moi.

Que faire ? Partir ou rester ? Nous nous consultâmes et nous décidâmes le départ. Nous pouvions compter, d'ailleurs, sur l'obligeance d'Apollon, dont le puissant balai d'or aurait facilement raison de ces impertinentes ténèbres. Le patron de l'hôtel nous disait, il est vrai : « Est-ce Dieu possible ? C'est par ce temps que vous allez entreprendre l'ascension du Belchen ! Mais le Belchen est une montagne qui n'aime guère à exhiber ses formes. Quelle vue pouvez-vous donc espérer aujourd'hui ? Montez plutôt au Blauen, l'excursion la plus charmante de la contrée. Le chemin est facile, la pente aisée ; j'ai d'excellents chevaux et vous serez de retour pour la table d'hôte... » Prenez mon ours ! La chanson n'a point varié depuis des siècles. Nous récapitulâmes au prévenant hôtelier que nous ne doutions pas un seul instant de la pureté de ses intentions, mais, qu'en gens opiniâtres et têtus comme des mulets, nous préférions en faire à notre guise ; et nous nous mimas en route.

Cependant, il nous fallait, avant tout, régler notre compte. Je l'examinai : il portait, entr'autres articles : « Entrée au Kursaal : 50 pfennigs par personne. » Et nous n'avions point foulé le seuil de la maison de Conversation.

— Je le sais, observa l'aubergiste.

— Ah ! Et comment ?....

— C'est l'impôt prélevé, au profit de l'établissement, sur la bourse de chacun des étrangers de passage à Badenweiler.

Vraiment, on n'est pas plus adroit, et je m'étonne que boulangers, bouchers ou cordonniers n'adoptent point une aussi fructueuse mesure à l'égard des touristes, qui n'ont que faire de leurs miches, de leurs gigots ou de leurs escarpins.

Nous remontons à tâtons la belle route de Schweighof. La densité du brouillard nous laisse deviner, à notre droite, une colline, une forêt : je ne puis me prononcer au juste. A notre gauche, des voix montent de l'abîme et les flots de vapeur portent avec eux un chaos de notes gutturales, rien moins qu'harmonieux. Ce sont de courageux paysans, que nul temps n'arrête dans leurs travaux et qui soignent leurs champs en aveugles. Un bruit de clochette nous annonce l'approche de quelque animal. A l'affolement du son, on reconnaît l'inquiétude de la bête. Ce monde mystérieux l'effraie ; elle hésite : les injures et la housserie de la vachère se chargent de lui indiquer la voie, — car c'est une belle et blanche génisse. Et le cri du coq perce l'air de notes plaintives. Ce n'est point l'aurore qu'il salue ; c'est un chant d'enterrement : le plus rauque sacristain n'en imaginerait pas d'aussi lugubre. La nature toute entière est en pleurs : témoins ces sapins, dont les aiguilles imprégnées d'humidité nous inondent de leurs larmes glacées. Quelle superbe ascension nous entreprenons donc là !

— Aoh ! s'écrie milord.

— Eh ! quoi ?

— Une maison !

En effet, c'est une habitation. Puis, une seconde ; puis, une troisième. Nous les reconnaissons de la canne, du pied. Schweighof, sans doute ?

— Aoh ! s'exclame de nouveau milord.

— Qu'est-ce donc ?

- Un homme!... Non, c'est une femme !  
— Ah !  
— Oui, une femme !  
— Le nom de ce village, s'il vous plaît, madame ?  
— Schweighof.

Nous ne nous étions donc point trompés.

Nous poursuivons notre route le long du cours tumultueux de la Klemmbach. Nous l'entendons gronder dans l'obscurité, comme si elle se joignait à nous pour accabler la nature de toute l'amertume de ses reproches. Grâce à notre prudence, nous parvenons à ne point nous écarter du chemin. Cependant, milord dévie et s'allonge contre l'un des talus de la voie.

— Diable de brouillard !

Nous accourons à son secours, afin de le remettre sur pied. Il se tâte, je le secoue et reconnais avec bonheur qu'il est encore intact. Le ciel soit loué !

— Le grand jour ! dit milady. Quelle clarté ! Patience. Deux heures encore et nous assisterons au triomphe de Phébus !

La forêt que nous traversons en ce moment est si épaisse, si touffue, que le brouillard n'a pu percer sa toison de feuillage. C'est à peine si quelques flocons de vapeurs grisâtres s'élèvent de terre et lèchent les troncs élancés des sapins. Nous profitons de cette faible lumière pour reconnaître la vallée : son étroitesse est telle que le torrent, aussi bien que la route, trouvent à peine l'espace nécessaire, l'un, à ses sauts, l'autre, à sa course. Le premier bondit en ondes mugissantes ; la seconde se tord au fond du sauvage défilé ou glisse sur les versants escarpés des collines. D'immenses blocs de rochers, tapissés d'une mousse moelleuse, suintent à travers leur fin capiton une humide fumée.

Au fur et à mesure que nous avançons, le jour semble apparaître. On dirait que le soleil va surgir des

entrailles de la gorge, comme s'il l'avait choisie pour couche. C'est un lever auquel Apollon ne nous a point encore habitués ! Le fait est que la lumière croît en raison inverse de la profondeur du vallon.

— Décidément, dit milady, nous avons bien fait de quitter Badenweiler.

Flic flac ! flic flac !... Quelque génie bienfaisant qui chasse les ténèbres à grands coups de fouet. Non, mais un pauvre charretier excitant ses chevaux de ses cris, de sa mordante lanrière. Pauvres bêtes ! La pente est bien raide ; nous-mêmes avons peine à la gravir, et vous devez trainer après vous un lourd et monstrueux charriot ! L'attelage reprend haleine de dix mètres en dix mètres ; chacun souffle, quadrupèdes et gens. On s'éreinterait à moins !

Le ruisseau fait silence, tandis que la forêt s'évanouit : la vallée s'est élargie, entr'ouvrant ses flancs à l'impitoyable brouillard.

— Goddem ! rugit milord, nous ne sortirons donc point de cette maudite obscurité.

Nous allons ajouter nos malédictions à celles de notre irritable compagnon, quand une voix se fait entendre. Nous la prenons pour guide, et nous butons contre un perron. Au haut de ce perron, des pieds s'agitent. Nous l'escaladons : la voix reprend et dit : « Par ici ». Et nous voilà dans une chambre d'auberge. Une jeune fille nous apporte trois verres de lait ; un bon vieillard s'assied auprès de nous.

— Votre chalet s'appelle ?

— Au « Coq de bruyère ».

— Le lieu que vous habitez ?

— Sirnitz.

— Un hameau ?

— Non, unè maison forestière, dont je suis le vieux garde.

— Et votre mission est ?

— De faire la chasse aux braconniers.

Alors, les braconniers doivent avoir des loisirs !

— Que pensez-vous du temps ?

— Ah !... il fera peut-être beau ?

— Sirnitz est dans un vallon ou sur une colline ?

— Ni dans l'un, ni sur l'autre.

— Où donc git-il alors ?

— A 963 mètres, sur le versant de la montagne de ce nom. Là, est le chemin de Sulzburg ; ici, celui de Mazelle et de Kandern ; à gauche, celui de Kohlgarten et de la petite Wiese....

— Halte là ! Trêve d'alléchantes citations, et ne nous crevez pas le cœur en nous contant la magnificence du paysage.

— Il est cependant bien beau ! — pas si beau que madame, toutefois.

Et le vieux garde laisse échapper un bon gros rire. Le Badois me paraît décidément galant.

— Il n'est pas que galant, ajoute lady Baedeker, que le compliment avait beaucoup amusée, il est encore meilleur catholique.

— Et la preuve, milady ?

— Goûtez ce lait : je n'en ai jamais bu de plus pieusement baptisé.

— Bah ! le brave homme nous l'offre peut-être.

— C'est vingt-cinq pfennigs par verre, dit aussitôt la jeune payse.

Ceci complétait le sacrement administré à notre bleuâtre boisson.

Il y avait un peu plus de deux heures que nous avions abandonné Badenweiler. Nous reprimes l'ascension et contourâmes, en aveugles, les flancs du Sirnitz. Les efforts de nos jambes nous disaient que nous montions toujours. Quelque temps après, nous les sentîmes fuir

sous nous, d'où nous conclûmes que nous avions atteint le faite du passage et que nous quitions la Klemmbachthal pour redescendre le vallon du Bollenbach.

— Comme il est agréable de voyager dans le pays des hypothèses ! dit milady.

Je reconnus volontiers que c'était la première fois que je visitais pareil monde.

Quatre ou cinq plaques foncées nous indiquèrent, à droite, en contre-bas de la route, le hameau d'Heubronn. Une rosée glacée nous couvrait des pieds à la tête : si le soleil avait lui tout à coup, nous eussions brillé comme de féériques personnages constellés de diamants. De temps à autre, une masse arrondie noircissait dans les ténèbres, plantée sur un tronc aussi mystérieux : nous approchions et nous reconnaissons d'énormes sorbiers, tels que je n'en ai jamais vu.

Après environ trois quarts d'heure de marche, nous voyons scintiller une faible lumière, — le flambeau du petit Poucet. Il grossit à chaque pas que nous faisons vers lui ; bientôt, on dirait des serpents enflammés, se dressant au-dessus de leur antre et s'évanouissant aussitôt. Le phare est, ma foi, fort peu séduisant. Nous y allons, cependant, et reconnaissons la flamme de l'âtre, où grillent des pommes de terre odorantes. Un paysan complaisant nous annonce que nous sommes au hameau d'Hinter-Heubronn ; et, comme nous entendons les plaintes d'un ruisseau et que nous voyons comme deux ombres se profilant dans l'ombre elle-même, nous l'interrogeons encore : ce ruisseau a nom Rothbach et ces ombres dessinent les versants de la pittoresque vallée de Munster.

— Quel temps croyez-vous que nous puissions espérer ?

— Ah !... On ne saurait trop dire. Peut-être bien que le soleil se lèvera.

Ces montagnards sont insupportables avec leurs « ah ! » et leurs incertitudes !

Deux chemins s'ouvrent à nous : celui que nous suivîmes jusqu'à présent, aboutissant à Weinbach, dans la vallée de la Wiese; le sentier du Belchen, qui commence à grimper là, devant nous. Lequel nous faut-il prendre ? La sagesse nous répond : « le chemin de la vallée » ; notre esprit aventureux nous dit : « la voie de la montagne » ; et nous l'écoutons.

Mais, où est-elle donc cette colline mystérieuse, dont nous tentons l'ascension et que nous ne pouvons entrevoir ?

— Elle vous casse le nez, reprit le paysan, et il y a longtemps déjà que vous l'admiriez, si le brouillard ne la voilait. Vous en foulez, d'ailleurs, les premiers contreforts.

— La cécité est bien le plus grand de tous les maux ! dit tristement milady.

Nous nous mettons bravement à monter. Le pis est que notre chemin, qu'on nous assura, cependant, être un chemin de chars, a complètement disparu. Je me baisse afin de reconnaître le terrain, et je me trouve au milieu de bruyères en fleurs. Leur rose duvet est heureusement froissé à certaines places ; ces blessures sont, je n'en puis douter, le fait d'un pied humain : nous pouvons continuer notre course en toute franchise. Nous rejoignons, en effet, presque aussitôt, le sentier, à la lisière d'un bois, bois fantastique si jamais il en fut : ses arbres séculaires nous apparaissent comme des colonnes noires vaguement estompées, tandis que leur branchage feuillu dessine au-dessus de nos têtes un vapoureux et inextricable fouillis. Puis, la colonnade se fond et les ténèbres règnent en maîtresses absolues. Ça et là, surgissent comme des plaques grisâtres ou de sombres touffes bizarrement découpées ; au son qui s'en échappe

sous les coups de nos cannes, nous reconnaissons de gros cailloux et d'épais buissons de broussailles. Nous entendons, par-dessus nous, de lugubres beuglements.

— Des vaches qui volent, observe ironiquement milady.

Loin de voler, les pauvrettes pataugent jusqu'aux genoux dans leur alpe spongieuse. Parfois, un courant glacé nous fouette le visage et trouble les nues. Le brouillard s'ébranle ; ses flots fuient avec le vent, mais d'autres flots accourent aussi vite, pressés de combler les vides.

— Encore un espoir perdu !

Les arbres secouent la rosée qui les baigne et sanglotent sur nos épaules.

Les derniers pins dépassés, tout se confond, s'évanouit. C'est le néant, le chaos : je ne me le suis jamais autrement figuré. De temps à autre, si je regarde attentivement, je distingue, à ma droite, un peu d'herbe fumante ; à ma gauche, rien.

Nous remarquâmes alors que nous ne montions plus ; la montagne s'aplanissait, tandis que notre sentier poursuivait gaillardement sa course, tout heureux d'en avoir fini avec les escalades. J'avoue que tous trois nous l'étions beaucoup moins que lui. Ce plateau devenait inquiétant. N'avions-nous point fait fausse route ? Où allions-nous donc de ce pas ?

— Maudit brouillard ! dit pour la troisième fois milord.

Et, pour la troisième fois, nous tinmes conseil et nous demandâmes s'il ne valait pas mieux rebrousser chemin. Nous fûmes, cependant, d'avis de poursuivre l'aventure quelques instants encore : si, dans dix minutes, nous n'avions point retrouvé la bonne voie, nous redescendrions à Hinter-Heubronn, d'où nous regagnerions Weinbach.

Notre tentative réussit heureusement ; nous étions à peine en marche, que le sentier commençait à grimper de

nouveau, enlaçant la montagne de spirales rassurantes. Et où nous eussent, en effet, conduit ces spirales, si ce n'était à la cime du Belchen ?

— Au ciel, peut-être, ajouta milady.

Comme cette ascension n'eût pas été plus désagréable que celle que nous nous propositions, nous la continuâmes de gaieté de cœur. Tout alla bien pendant vingt à vingt-cinq minutes. Puis, les mêmes frayeurs nous repriront : le chemin redescendait encore ! Descendre de quart d'heure en quart d'heure pour escalader une crête haute de 1415 mètres est chose assez fantasque. J'approfondissais vainement le problème sans jamais pouvoir le résoudre. Nous nous concertâmes pour la quatrième fois, et, pour la quatrième fois, nous résolûmes d'avancer toujours, mais cinq minutes seulement.

— Aïe ! qu'est-ce que cela ?

Nous accourûmes au plus vite : milord se caressait le nez avec componction. Il venait de se l'écraser à moitié contre un invisible obstacle. Le choc l'avait effrayé ; il avait reculé et ne voulait plus bouger, prétendant que le boxeur le plus émérite ne lui eût jamais fait peur, mais qu'il n'aimait pas à combattre des lutins et des farfadets. J'allai donc à la découverte, non que je fusse plus courageux, mais, moins superstitieux. Je promenai ma canne devant moi : un bruit sonore retentit aussitôt. Je frappai de nouveau : le son vibra avec plus de violence, pendant qu'une voix criait : « *Wer ist da?* », qui est là?... Le malin esprit n'était autre que l'aubergiste du Belchen, et l'ennemi qui avait meurtri le nez de milord, la grossière paroi de son chalet. Nous avions atteint le terme de notre excursion sans nous en apercevoir. — Tu m'en croiras, si tu le veux, mais il n'est pas un mot de cette description qui soit exagéré.

Nous entrons donc à l'auberge. A gauche, une grande

salle, celle des montagnards et des excursionnistes indigènes; à droite, une chambrette de plus modeste dimension, le salon des hôtes illustres : je veux dire de ceux qui mangent peu, boivent moins encore, mais payent bien. C'est dans celle-ci qu'on nous introduit. Dix personnes y tiendraient à peine. L'autre, au contraire, abriterait aisément un village tout entier. Le Belchen a décidément peu de prodigues visiteurs. Le long des murs tremblotent leurs noms, au moindre vent coulis, car il est d'usage d'accrocher sa carte de visite aux cloisons de la chambrette. Si l'on n'a point de carte, l'on y grave sa signature: la postérité malheureuse ne pourrait survivre à son chagrin, si elle ne connaissait les hardis touristes qui ont atteint les hauteurs du Belchen. Mais il n'y a point que de banales griffes : j'ouvre le livre des étrangers et j'y lis les vers suivants, qui font grand honneur aux sentiments du poète :

Sur les monts, là-haut, comme tout s'oublie !  
 Paix sur les sommets et paix dans les cœurs !  
 Pourquoi donc la guerre, horrible folie ?  
 Pourquoi morts, blessés, vaincus et vainqueurs ?

France, Allemagne, oh sœurs ennemies !  
 Enterrez la haine ainsi que vos morts !  
 Donnez-vous la main et devenez amies,  
 Et réservez-vous pour d'autres efforts !

Pour la science et l'art gardez vos génies,  
 Gardez votre ardeur et votre fierté ;  
 Et vous donnerez, nations amies,  
 Aux peuples heureux paix et liberté.

Ces vers sont signés Louis Cons, professeur, Paris.  
 Là, pend un cadre enfermant un singulier brevet, celui octroyé à monsieur Spondle, notre très digne aubergiste,

par sa majesté le grand-duc Frédéric, à l'occasion de son ascension du Belchen, le 20 mai dernier. Les portraits du souverain et de la grande-duchesse, son épouse, sont suspendus aux deux côtés de ce cadre. L'excellent amphytrion nous les montre avec bonheur.

— Encore un présent de notre bien-aimé maître!

Il eût reçu la montagne toute entière, qu'il n'aurait pas été plus content. Si les princes connaissaient à fond notre pauvre humanité, ils s'en iraient semant sur leur passage leurs images et leurs sourires; ce serait pour eux un moyen de conquérir le monde souvent plus sûr et, en tous cas, plus moral que celui des armes.

— Le grand-duc vous visita donc cette année?

— Oui, monsieur, il dina à cette table, ... sur laquelle je vais vous servir.

— Nous vous sommes vraiment obligés de l'attention.

— Le duc et la duchesse sont, paraît-il, de grands marcheurs?

— Je ne sais. Leurs majestés quittèrent Badenweiler en voiture, pour n'en descendre qu'au pied même de la montagne, à Hinter-Heubronn, d'où elles continuèrent leur excursion à âne.

— Votre prince a, me semble-t-il, l'habitude de parcourir ses états plutôt en touriste qu'en souverain.

— Ah! monsieur, c'est bien le meilleur des hommes! Simple, courtois avec tout le monde, il n'est personne qui ne l'aime du fond du cœur dans tout le grand-duché. Presque chaque année il visite l'une ou l'autre partie du pays. C'était la première fois qu'il gravissait cette colline, du moins depuis que j'ai pris possession de ce chalet.

— Il n'y a donc pas longtemps que votre auberge est construite?

— Oh! si, monsieur, il y a quelque temps déjà. Elle doit

son existence aux bons soins d'un ancien préfet de Schoenau, qui l'inaugura en personne, le 7 octobre 1866.... Mais, s'ils veulent bien me le permettre, je vais veiller au repas de ces messieurs....

Pendant que le poêle chante et que le pot-au-feu mijote, nous consultons de nouveau le temps. Rien n'est changé. Un impénétrable bandeau de nuages monstrueux enferme la colline. Nous avons beau ouvrir les yeux, nous ne voyons point à deux pas devant nous. A quoi bon gravir alors les derniers escarpements de la montagne ? Il n'y a que cinq minutes, il est vrai, de l'auberge à son sommet, mais l'humidité nous glace et nos jambes engourdies se refusent à monter encore. Nous regagnons donc la chambrette, heureux de nous blottir au coin du feu, l'humeur aussi noire que l'atmosphère qui nous enveloppe.

Cependant, je consulte l'éclatant et long panorama que l'hôte étale aux yeux de sa clientèle, afin de mieux l'allécher et de l'engager à revenir, si la nature elle-même ne s'est point chargée de l'invitation. Au premier plan, ondulent des collines d'un vert épinard, entre lesquelles s'entr'ouvrent des vallons de teintes plus foncées, le Sirtnitz, le Kœhlgarten, le Blauen,... la Munsterthal, la Wiesenthal....; au second plan, des chaînes dentelées, dont quelques taches de graisse ont seules maculé la pureté, resplendissent sur un ciel d'outremer, dans lequel elles marquent nettement leurs arêtes de glace : ce sont les cimes neigeuses de l'Helvétie, depuis les Alpes tyroliennes du Voralberg jusqu'au géant savoyard, le mont Blanc, dont les proportions colossales semblent amoindries derrière les Alpes plus voisines de Glaris, d'Uri et du canton de Berne. Ah ! cruelles montagnes ! Hier, nous courions après vous, et, tandis que nous entrevoyions vos vaporeux profils à travers leur gaze mystérieuse, coquettes comme une

almée voilée sous son yackmack de mousseline, vous paraissiez nous dire : « Pas encore.... demain.... » Demain est arrivé, et votre tulle diaphane s'est changé en un lourd et gris féredgé, qui ne nous laisse plus même deviner vos traits !

On servit enfin le diner, tout en ravivant le feu ; le premier était excellent, mais le second nous fit un bien autre plaisir, car nous étions absolument transis de froid.

A peine avons-nous le dernier morceau à la bouche, que nous délaissions précipitamment l'aimable auberge pour nous élancer à travers le néant. Nous courûmes d'abord à l'aventure, parmi de maigres prairies ou nous enfonçant dans des fourrés, dont les hautes herbes nous mouillaient jusqu'au-dessus des hanches. Le brouillard, notre sauvage ennemi, redescendait avec nous ; on le voyait s'épaissir, s'alourdir, s'abandonner à son poids et tomber sur nos épaules en froide rosée. Nous trottions sans pouvoir nous réchauffer. Vraiment, on n'aurait pu rêver excursion plus charmante !

Nous fûmes bientôt sous bois. Les fougères avaient envahi le sentier, au-dessus duquel elles se courbaient mollement. Je te laisse à penser les glaciales caresses qu'elles nous prodiguèrent. Le chemin était raide, glissant ; sans nos souliers ferrés, nous nous fussions, à chaque instant, étendus dans cette vase gluante.

Le bois dépassé, nous sentimes la chaleur monter en bouffées bienfaisantes ; il me semblait que quelque poitrine puissante respirait au fond de la vallée et que son haleine s'élevait vers nous en flots attiédés. Nous avions atteint le plateau qui sert, de ce côté, de piédestal à la crête du Belchen. Au fur et à mesure que nous avançons, nous voyions de longues trainées de nuages blanchâtres ramper le long des collines, découvrant, parfois, quelques lambeaux de leurs versants ; une

tache de forêt, un coin de prairie, un chalet, un troupeau apparaissaient subitement à travers la déchirure et s'évanouissaient aussitôt, comme un tableau magique. Le soleil s'efforçait en même temps de crever le linceul qui le cachait depuis son lever; un instant, nous entrevîmes sa pâle figure au fond d'un cadre de nuages argentés. Puis, tout rentra dans le néant. On eût dit que nous assistions à la création du monde et que notre planète s'agitait dans le chaos, afin de rejoindre ses membres épars et de surgir resplendissante de lumière et de vie. C'était alors comme un tournoiement vertigineux de visions éphémères : à nos pieds, le brouillard lacéré encerclait une croupe boisée, un filet d'argent, un hameau somnolent ; si je levais les yeux, je saisissais, comme à la dérobée, une bribe d'azur, dont l'éclat teintait légèrement les franges de sa vaporeuse guirlande ; et les crevasses se refermaient, et tout disparaissait encore une fois ! Pendant quelques secondes, les ténèbres se fendirent derrière nous. Un rayon resplendit à travers la fissure. Nous nous retournâmes émerveillés : le Belchen dessinait sous un capiton argenté une bande verdoyante haute à peine de quelques mètres. C'est tout ce que nous vîmes de la montagne.

Néanmoins, la terre semblait triompher de l'abîme dans lequel elle se débattait, et, si les cimes élevées restaient couvertes, les vallons s'illuminaient peu à peu au souffle de la bise, qui balayait les derniers flocons accrochés à leurs aspérités. La riante et fertile vallée de la Wiese exposait déjà ses versants à nos yeux ; notre montagne elle-même s'animait : de gras pâturages tapissaient ses flancs ; un immense troupeau de plus de cent génisses et bouillons blancs et bruns y paissait nonchalamment sous la garde de deux jeunes enfants. Ces bêtes, étonnées de nous voir franchir leur domaine, cessaient de brouter et levaient la tête avec stupeur ;

quelques-unes, plus craintives, s'éloignaient en folles gambades, faisant sonner leurs clochettes d'airain. Puis, le val du Boellenbach s'entr'ouvrit à nos pieds, frais et pimpant, en même temps que nous découvrons, à notre gauche, le petit hameau de Schönenberg.

Un poteau s'élève au croisement de plusieurs sentiers. Il montre l'un d'eux du doigt, et dit au touriste qui gravit la colline : « *Bequemer weg nach Belchen* », « chemin plus commode vers le Belchen ». Il aurait pu ajouter : « Suivez-le sans crainte ; le gravier en est excellent et l'ombre délicieuse. » — Pour peu que cela continue, les ascensions de la Forêt-Noire ne seront plus que des promenades enfantines, des flâneries d'après-dîner. Chaque année en améliore les voies, chaque mois leur donne un banc nouveau, chaque heure, quelque jeune perche indicatrice.... Un jour viendra peut-être où le Belchen et le Blauen auront leur ascenseur ! Et pourquoi pas, au fait ? Le Vésuve et le Rigi n'ont-ils point leurs chemins de fer ? Ah ! si j'étais montagne, je me révolterais et m'écraserais sur ces hardis mortels, qui me souillent sans pudeur !...

Mais arrêtons-nous un instant. Si la nature nous a refusé jusqu'à présent ses faveurs, le pays offre, en ce moment, à notre admiration un superbe bijou, Schoenenberg, le plus coquet des hameaux, qui soit couché dans les plis d'une colline. Tout en lui est d'un pittoresque charmant : sa superbe position au pied de l'un des contreforts du Belchen, ses habitants patriarcaux, occupés aux travaux de la campagne, tandis que fillettes et marmots gaulent les fruits et y mordent à pleines dents, ses délicieux chalets, à la fois si harmonieux, si divers dans leur immuable uniformité. Pas une cabane discordante ne fait tache au milieu de ces rustiques demeures. On les dirait toutes filles des belles habitations de la Wolfbach et de la Gutach, bien que, sous certains

rapports, différentes de leurs mères. Longues, basses, privées du socle de pierre sur lequel celles-ci reposent, elles n'en ont ni moins de grâce, ni moins d'élégance sous l'ample toit, qui, en les abritant, cache leur modestie. Aussi curieux qu'impertinents, nous nous approchons de l'une d'elles, et nous découvrons une adorable façade, percée de fenêtres en damier, devant lesquelles les marguerites s'effeuillent et les géraniums flamboyent, ornée sur toute sa longueur d'un balcon, où la famille vaque aux soins du ménage, si elle n'y range ses ustensiles, trouée de portes si étroites, si écrasées, que milord ne pourrait y passer qu'en courbant la tête et en s'aminçant de moitié. Puis, nous admirons ses flancs ombragés, encombrés de charrettes, d'outils, d'instruments aratoires, dissimulés derrière l'habile échafaudage de la provision de bois, brunie au contact des chaudes émanations du fumier. Ensuite, nous voyons les étables, dont les portes disjointes montrent des mufles roses et baveux, et nous contemplons, enfin, cette terrasse verdoyante, sur laquelle vole l'attelage qui va déposer la récolte dans l'immense grenier. — Pourquoi faut-il qu'une misérable maison commune élève sa froide et sotte maçonnerie au milieu de tous ces splendides joyaux ?

Nous avons à peine atteint le dernier chalet du village, que la vallée de la Wiese apparaît subitement à nos pieds et que Schoenau poudroie sur un tapis de prairies, à travers lequel la rivière scintille.

Schoenau appartenait, jadis, à l'un ou l'autre maître de la vallée, seigneurs débonnaires, qui, au XII<sup>me</sup> siècle, se dépouillèrent de leurs biens au profit de l'abbaye de Saint-Blaise, dès lors la tyrannique souveraine du val tout entier. C'était, je crois, en 1164. Les moines y construisirent une paroisse, et la jeune cité se développa rapidement. Toutefois, si elle crût en puissance, elle ne

grandit guère en sagesse, car, lors de la réforme, sa population impie ne manqua pas d'embrasser la nouvelle religion, ce qui mécontenta beaucoup ses doux abbés. Il fallait bien vite mettre à la raison ces vulgaires hérétiques, tout au plus bons à être brûlés, et le châtement commença. Mais Schoenau eut le mauvais goût de ne se point laisser faire. Elle se dit, dès 1519, qu'elle avait été assez longtemps la naïve sujette taillable et corvéable de la noble abbaye, et, ce disant, elle se joignit à ses frères de la vallée, afin d'en proclamer l'indépendance et de s'offrir une constitution, qui ne disparut qu'en 1786, avec la domination autrichienne. Aujourd'hui, elle vit paisible, contente, sous le gouvernement paternel du grand-duc Frédéric. Tranquillement étendue sur la rive droite de la Wiese, elle s'y mire avec satisfaction, murmurant chaque soir, en s'endormant, ces paroles de béatitude : « Suis-je donc heureuse ! et que demanderais-je encore, moi qui ai mon préfet, mon marché, mes filatures, mon école industrielle ?... » Et la béate cité rêve du bonheur de ses 1400 habitants.

Mais, malgré son gouverneur et sa richesse, Schönau n'en a pas moins l'aspect d'un modeste village, dont la grand'rue redescend vers la Wiese, à l'ombre des hauts toits saillants de ses monotones constructions. Là, est son école, son nouvel hôtel de ville, sa lourde et massive préfecture, le type de nos maisons ardennaises, aussi pesante que le titre ronflant de son grave magistrat, « l'Oberamtmann », — sa triste et vieille église, grelottant sous son léger vêtement de badigeon serin et n'offrant pour toute curiosité qu'une pauvre armoire, où étouffe le saint sacrement et qu'entourent de grossières images représentant le Sauveur, des anges et deux soldats romains endormis, le tout peinturé du rose le plus tendre : une étique sculpture byzantine sous un fard pompadour.

Schoenau fut quelque temps luthérienne; elle redevint presque aussitôt catholique : aussi le ciel ne lui en garda-t-il point rancune et lui accorda-t-il des mines d'argent. Des mines d'argent dans notre vieille Europe est là chose bien rare, et nous en éprouvâmes une très vive surprise. Mais apprendre que ces mines appartenaient à un Belge, à monsieur Wanters, de Gand, qu'elles avaient, de plus, un compatriote comme directeur, fut pour moi le comble de l'ébahissement. Je demandai le nom de celui-ci: il s'appelait monsieur Leclerq, était Namurois et logeait à notre auberge. Je lui fis remettre ma carte : il vint aussitôt. Nous nous serrâmes la main comme de vieux amis et nous partîmes ensemble vers la montagne. Chemin faisant, il me témoigna tout le plaisir qu'il éprouvait à rencontrer quelqu'un avec qui bavarder de sa chère patrie :

— Voilà plus d'un an, dit-il, que j'habite Schoenau, et je n'y ai vu qu'un seul Belge, un étudiant liégeois.

Puis, il me parla des mines. Connues de temps immémorial, leur exploitation remonte à bien des ans. Longtemps abandonnées, utilisées en 1858, délaissées de nouveau jusqu'au moment où la direction lui en fut confiée, elles n'ont encore aujourd'hui qu'une très faible importance. Douze ouvriers suffisent aux travaux d'à présent. Ce n'est là, cependant, qu'un premier pas fait dans une voie qui semble se montrer chaque jour de plus en plus prospère, et propriétaire et directeur espèrent bientôt créer aux environs une fonderie, chargée du soin de convertir en bons et beaux lingots les minerais de plomb argentifère arrachés aux entrailles du Belchen.

Nous atteignîmes, tout en devisant, l'entrée de la mine, où nous pénétrâmes dans une étroite galerie, haute de six pieds et à peine assez large pour que deux hommes s'y puissent croiser à l'aise. L'eau suintait à travers ses parois déchiquetées et chaque goutte glissait

dans nos cous en perle humide, si elle ne se brisait à terre avec le bruit de la balle de marbre qui tombe sur la pierre. Des planches gluantes, pourries, recouvraient le sol ou servaient de lit aux filets d'eau, qu'alimentaient les pleurs abondants de la montagne. De temps à autre, nous rencontrions un wagon chargé de minerai, redescendant ce boueux plancher vers l'orifice de la galerie, que nous voyions briller derrière nous comme une opale exposée à la clarté du grand jour. Le murmure de quelque cascabelle attire notre attention : c'est une source ferrugineuse, dont nous goûtons l'eau, que je trouve aussi riche en principes minéraux que fraîche et délicieuse. Puis, le couloir oblique brusquement à droite, après avoir parcouru plus de trois cents mètres sous la montagne. Tout à l'heure, nous étions à son faite, et nous sommes à présent dans son sein ! Un ouvrier allume un fil de magnésium : une rougeâtre clarté inonde la galerie ; une veine d'argent brille d'un vif éclat sur le noir granit. C'est l'ancien filon, que l'on exploitait, jadis, par en haut, et dont les plus riches parties ont été déjà extraites. Je le suis des yeux : il disparaît bientôt, pour rentrer dans les entrailles de la colline. Mais qu'importe ! On l'a découvert ; sa route capricieuse est connue, et l'habile directeur va le rejoindre à quelque distance, là où ses calculs lui ont appris qu'il doit nécessairement passer.

Nous pénétrons plus profondément dans le cœur du Belchen, à travers la nouvelle tranchée que l'on est occupé à percer en ce moment. L'œuvre, hélas ! ne va guère vite. C'est tout au plus si deux ou trois ouvriers peuvent travailler ensemble. Le couloir est étroit, peu élevé ; l'un générerait l'autre, et quatre hommes feraient, sans doute, moindre besogne que deux bons mineurs italiens. Ils sont là, battant, taillant, forant la pierre, s'efforçant d'y creuser le trou où ils

vont enfoncer leur cartouche de dynamite. Ils mettent le feu à la mèche et se sauvent précipitamment ! Quatre ou cinq secondes s'écoulent : une épouvantable détonation éclate. Les lampes s'éteignent ! On dirait que le tonnerre emprisonné rugit dans la galerie, à travers laquelle il se sauve. Puis, le silence se fait. Chacun revient au lieu où sauta la mine : quinze à vingt centimètres cubes de granit gisent sur le sol, parfois pailletés d'argent, le plus souvent noirs et nus, ainsi que le plus misérable caillou. Et les mineurs se remettent bravement à la tâche, creusent, éraillent, disloquent le rocher et parviennent, à force d'habileté, de courage, à faire, chaque semaine, un pas d'un mètre cinquante dans les entrailles de la montagne, pas davantage.

— Vous devez comprendre, nous dit monsieur Leclercq, en regagnant notre auberge, combien ce travail est long et pénible. Malgré l'habileté de mes ouvriers, nous ne marchons qu'avec lenteur, et, quand nous croyons arriver au but, nous nous apercevons, parfois, que nous nous sommes trompés, si bien que la tentative est à recommencer ! Voyez-vous, mon cher monsieur, le filon, c'est comme la jolie femme : on s'en croit maître, et voilà qu'un jour il vous glisse entre les doigts en agile serpent.

Milady tendit l'oreille, fronça le sourcil, mais ne dit rien. Elle m'avoua même, dans la suite, qu'elle n'en voulait pas du tout à mon excellent compatriote, ajoutant malignement qu'il avait peut-être raison.

Nous rentrâmes à l'hôtel, où nous eûmes l'honneur de souper en compagnie de monsieur le préfet et des notabilités du village. Je ne te dirai point combien nous en fûmes flattés. Nous prisâmes beaucoup leur aimable société, nous comptâmes, avec étonnement, le nombre de chopines de bière de Waldkirch qu'ils engloutissaient aussitôt qu'on les emplissait, que l'on

empliss  
repas te  
à chaen

emplissait sitôt qu'elles étaient englouties, et, notre repas terminé, nous retirâmes, après avoir distribué à chacun d'eux le salut dû à d'aussi hauts personnages.

mettent  
! Quatre  
létona-  
it que le  
à travers  
t. Chacun  
à vingt  
l, parfois  
us, ainsi  
emettent  
loquent le  
courage,  
cinquante  
tage.  
Leclercq,  
est long  
nous ne  
royons  
que nous  
re est à  
le filon,  
autre, et  
oigts en  
is ne dit  
elle n'en  
te, s'ajou-  
es l'hon-  
prélet et  
combien  
oup leur  
ement, le  
ch qu'ils  
que l'on